

Yves Citton

UMR LITT&ARTS – Université de Grenoble Alpes – revue *Multitudes*

Des livres de la liberté aux algorithmes néolibéraux

L'exposition sur *Les livres de la Liberté* proposée par la Fondation Bodmer donne à penser, au premier abord, que certains livres auraient pu jouer un rôle particulièrement important dans le développement d'une certaine conception de la liberté politique et sociale, et des institutions qui la rendent possible. Les objets exposés – depuis l'indépassable *Discours sur la servitude volontaire* de La Boétie jusqu'aux écrits d'Etienne Dumont, en passant par ceux d'un Hume, d'un Turgot, d'un Say ou d'un Benjamin Constant – nous invitent bien à imaginer les livres comme des contenants servant de véhicules à certaines doctrines, en l'occurrence rassemblées sous la catégorie historico-philosophique du « libéralisme ». Si la définition de la « liberté » reste intrinsèquement contestée – avec ses deux grandes polarités opposant liberté négative vs. liberté positive (Isaiah Berlin), droits abstraits vs. capacités effectives (Karl Marx, Amartya Sen) – la référence au « libéralisme » paraît devoir être aujourd'hui encore plus problématique et piégée.

Une telle référence semble en effet entraîner bien davantage de confusions que d'éclaircissements. En donnant à croire que la principale ligne du front de la bataille politique devait être tracée entre « libéraux » (la droite pro-marché) et « anti-libéraux » (la gauche pro-État), cette référence a largement contribué à la désorientation politique actuelle, qui voit d'anciens communistes voter Front National (ou UDC), et d'anciens libertaires persécuter les femmes voilées. Les embarras de traduction sont un bon symptôme de cette confusion mentale : l'insulte vire complètement de bord en traversant l'Atlantique, les « libéraux » étant trop-à-droite (économiquement) en Europe, tandis que les *liberals* sont trop-à-gauche (politiquement) aux États-Unis. La confusion hante l'intérieur même de la langue française, puisque l'accusation d'être « libéral » désigne aujourd'hui majoritairement une vision du monde basée sur l'intérêt individualiste égoïste et calculateur (le petit bourgeois apothicaire comptant ses centimes), alors que des usages plus anciens de l'adjectif persistent encore à qualifier de « libéral » un comportement généreux, désintéressé et bon vivant (le noble magnanime qui dépense sans compter).

Le mieux serait donc sans doute de refuser d'employer cette référence piégée au « libéralisme », pour réapprendre à nommer « capitalisme » le système monstrueux qui nous conduit à l'abîme environnemental, selon son nom de baptême marxiste – ou, à défaut, de distinguer systématiquement entre un libéralisme « politique » (auquel souscrivent *de facto* tous ceux qui ne regrettent pas les lettres de cachet, les exécutions publiques et la théocratie) et un libéralisme « économique » (qui clive les programmes politiques sur la question des rôles devant être attribués au marché, à l'État et aux communs). Dans tous les cas, il serait indispensable de distinguer clairement entre, d'une part, une tradition « libérale », riche de trois siècles d'histoire marqués par des émancipations admirables et infiniment précieuses et, d'autre part, une vague de « néolibéralisme » qui, au cours des trois dernières décennies, a emporté nos sociétés occidentales (et avec elles la planète presque entière) dans une financiarisation accélérée et suicidaire.

Plutôt qu'à m'intéresser au contenu des ouvrages exposés (et aux nuances entre les différents types de liberté dont ils raffinent la doctrine), je vais m'efforcer de réfléchir aux liens entre le medium-livre et la tradition libérale, telle qu'elle s'est mise en place au cours des trois derniers siècles, et telle qu'elle semble évoluer aujourd'hui. Ma question principale sera donc la suivante :

que reste-t-il à apprendre des livres de la Liberté, tels que les a regroupés l'exposition de la Fondation Bodmer durant l'été 2015, à l'âge des cultures numériques et du néolibéralisme (apparemment) triomphant ?

Les livres facteurs de liberté ?

Il serait facile – quoique tout à fait pertinent – de montrer des parallèles entre la multiplication des imprimés (que ce soit sous la forme de livres, de brochures ou de journaux périodiques) et la diffusion d'une pensée « libérale ». On peut en faire un glorieux récit d'émancipation, en soulignant les liens profonds qui ont pu associer les philosophes des Lumières (Voltaire, Diderot, Condorcet) et les théoriciens du libéralisme (Gournay, Turgot, Quesnay, Lemer cier de La Rivière, Dupont de Nemours¹). Dans ce cas, la diffusion progressive du livre nous « libère » en permettant à chacun d'adopter un point de vue réflexif sur les fonctionnements sociaux, mettant en place une dynamique de « publication » des problèmes, et des solutions qui leur sont proposées, au sein d'une sphère publique critique éclairant les débats des lumières de notre intelligence collective (selon le schéma historique articulé par Jürgen Habermas il y a un demi-siècle).

L'imprimé apparaît ici, d'une part, comme un vecteur essentiel de ce que Vilém Flusser a bien mis en lumière comme *le processus de linéarisation causale opérée par l'écriture*² : écrire, c'est le plus souvent aligner des mots au sein de phrases qui se succèdent selon des articulations explicitement logiques (marquées par des connecteurs comme « donc », « en effet », « parce que », « quoique ») ou implicitement conséquentialistes (selon le principe narratif du *post hoc, ergo propter hoc*, qui nous fait interpréter « Il pleut ; j'ai pris mon parapluie » comme « C'est parce qu'il pleut que j'ai pris mon parapluie »). Comme l'a bien montré Michel de Certeau, cette linéarisation causale participe d'une « économie scripturaire »³ qui se traduit en une étonnante puissance de *programmation* : en mettant au jour, grâce à l'écriture, des enchaînements causaux observés dans le présent ou le passé, on se donne les moyens d'« écrire par avance » (pro-grammer, pré-scrire) ce qui sera fait dans l'avenir.

L'imprimé apparaît également, d'autre part, comme une façon à la fois d'enregistrer, de fixer, de stabiliser notre saisie de ces enchaînements causaux et des commandements programmeurs qui en sont issus, avant de nous donner le moyen de les diffuser à une très large échelle, dès lors que les coûts d'impression et de transport diminuent à la suite de la révolution industrielle et que les taux d'alphabétisation s'élèvent, poussés vers le haut par la difficulté croissante rencontrée à s'insérer dans le tissu productif pour quiconque ne maîtrise pas (au moins minimalement) les merveilleux secrets magiques de l'écriture alphabétique. Les livres de la Liberté, ce sont donc – indépendamment même de leur contenu doctrinal – des media qui tout à la fois exploitent, vulgarisent, diffusent, approfondissent et affermissent l'emprise des gestes d'écriture et de programmation au sein d'une population condamnée à profiter de cette liberté alphabétique qui condamne à l'extinction ceux qui n'y ont pas accès.

En contraste avec cette version glorieuse de l'émancipation collective par les livres, on peut faire un récit bien plus critique de la liberté apportée à nos formations sociales par le medium-livre. Une sociologie d'inspiration marxiste peut à bon droit dépeindre les « libéraux » élevés dans et par les livres comme des bourgeois illusoirement individualistes, imaginant les entr ajustements des intérêts économiques à partir de leur fauteuil confortable de lecteurs d'imprimés ou de leur poste de commandement entrepreneurial. Dûment pourvus des dernières nouvelles du jour apportées par le journal quotidien, puissamment équipés des formules managériales et financières tirés de leurs traités de micro- et de macro-économie, ils savent gérer leurs investissements de façon à maximiser leurs profits individuels, aux dépens d'ouvriers condamnés d'abord à l'abrutissement du travail à la

1 Pour une justification de l'insertion (certes très problématique et discutable) des physiocrates dans la tradition libérale, voir Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

2 Vilém Flusser, *Die Schrift. Hat Schreiben Zukunft?* [1990], Berlin, European Philosophy, 2002.

3 Michel de Certeau, « L'économie scripturaire » in *L'invention du quotidien. 1. Les arts de vivre* (1980), Paris, Gallimard, 2000.

chaîne, puis au divertissement décervelant diffusé par des mass-médias agissant en armes de distraction massive. Au sein d'un tel tableau désillusionné, le livre apparaît comme un instrument d'isolement de l'individu qui, s'il est certes amené à réfléchir, parfois de façon critique, selon l'idéal des Lumières, ne peut concevoir cette réflexion et cette critique que depuis un cadre strictement individualiste, tel que le circonscrit l'expérience la plus courante de la lecture d'un imprimé.

Une critique plus récente (relevant d'une écologie profonde qui plonge ses racines dans des réticences plus ancestrales) dénonce dans l'écriture alphabétique, telle que l'a relayée à grande échelle le médium du livre imprimé, une cause centrale du détachement catastrophique qui conduit aujourd'hui nos sociétés humaines à garder les yeux rivés sur des figures scripturaires comme le PIB et les argumentaires économistes, en se laissant fasciner par les jeux abstraits qui en découlent (« croissance », « crise financière », « relance ») – avec pour conséquence de perdre tout contact sensible avec l'environnement naturel dont dépend pourtant notre survie physique et mentale⁴. La liberté apportée par le livre n'a entraîné, de ce point de vue radical, qu'une émancipation illusoire, nous faisant croire que les jeux d'écriture suffisaient à assurer notre domination sur une nature qui s'avère aujourd'hui infiniment plus puissante qu'eux – comme le démontre dramatiquement notre incapacité collective à programmer des modes de vie et de production qui ne dérèglent pas de façon irréparable notre environnement climatique.

De facteurs de liberté, les livres se retournent ici en vecteurs d'illusions – illusion individualiste qui dénie et sape la préservation de nos biens communs, illusion d'hubris programmatrice qui, en multipliant les écritures, multiplie les obstacles à notre reconnexion à la concrétude du réel sensible. Les livres de la Liberté ne nous auraient émancipés qu'en nous détachant tragiquement du milieu dont dépend notre survie.

L'algorithmisation de la liberté

Contrairement au titre du célèbre chapitre de *Notre Dame de Paris*, ceci ne tuera pas cela : malgré les traits de génie de Victor Hugo, le livre imprimé n'a pas tué l'architecture, et les écrans ne tueront pas les livres. Conformément aux intuitions développées des archéologues des media comme Friedrich Kittler, Siegfried Zielinski ou Jussi Parikka, les media se succèdent bien moins qu'ils ne se superposent dans une coexistence faite de couches coprésentes. Les formes de liberté apportées par le livre ont donc encore un bel avenir. Celui-ci ne pourra toutefois se déployer qu'au sein d'un environnement médiologique drastiquement restructuré à la fois par les murs écologiques contre lesquels nous allons buter de façon de plus en plus certaine, et par l'ubiquité des connexions numériques capables de gouverner en temps réel nos interactions, nos comportements et jusqu'à nos subjectivités.

Dominique Boullier en appelle à juste titre à une « troisième génération de sciences sociales » qui, après avoir mis au cœur de leurs analyses la notion de « société » (première génération, 1870-1930), puis celle d'« opinion » (deuxième génération, 1930-1990), prendraient aujourd'hui pour objet central la gestion des « vibrations » (ou résonances) propres à la collecte de nos « traces numériques », avec la collecte de big data, leur traitement algorithmique, leurs effets de boucles récursives de plus en plus proches des seuils de vitesse d'emballage maîtrisé. Nos libertés se gèrent, se protègent, s'affirment, s'exploitent, s'asservissent aujourd'hui à des échelles, à des rythmes et à des tempos qui n'ont plus rien à voir avec ceux qui caractérisaient le monde social dominé par le livre imprimé. La première génération de sciences sociales relevait bien de l'espace et de la temporalité du livre, avec ses travaux de « recensement » (1a), ses prétentions à l'« exhaustivité » (1b), sa production de « registres » (1c), ses études portant sur des « sujets » (1d) et sa visée d'« explication » (1e). La deuxième génération s'était déplacée du côté des mass-médias plus éphémères (journaux, radio, TV), avec ses travaux de « sondage » (2a), ses prétentions de « représentativité » (2b), ses calculs d'« audience » (2c), son attention aux « signes » (2d) et sa visée de « corrélation descriptive » (2e). La troisième génération en train d'émerger n'est concevable qu'à partir du réseau de nos appareils numériques, adonnés au traitement des « big data » (3a), fondés sur

4 Voir David Abram, *Quand la terre s'est tue* [1998], Paris, La Découverte, 2013.

le principe de « traçabilité » (3b) de nos « traces numériques » (3c), sculptant des « objets » mathématiquement modélisés (3d), aboutissant à des « corrélations prédictives » (3e)⁵.

Inscrire une exposition sur *Les livres de la Liberté* dans la perspective d'une telle « gouvernementalité algorithmique » fait pleinement apparaître les irréductibles ambivalences qui ont marqué de tout temps la tradition libérale – depuis ses grands penseurs-émancipateurs des XVIIIe et XVIIIe siècles jusqu'à l'aveuglement suicidaire qui en est aujourd'hui issu sous la forme financiarisée du néolibéralisme dominant. Pour le dire en une formule réductrice mais peut-être éclairante : telle que l'agence aujourd'hui le capitalisme financier dopé aux amphétamines du speed trading et des plateformes globalisées (les GAFAs), *l'algorithmisation de la liberté retourne le libéralisme contre lui-même, comme un gant affairé à couper le bras qui l'anime*.

Ici aussi, la pensée de Vilém Flusser est centrale pour comprendre ce qui est en train de nous arriver – à nous Occidentaux du troisième millénaire qui sommes tous issus d'une certaine aspiration audacieusement libérale – avec la numérisation en cours de nos relations sociales et de nos subjectivités, qui fait suite au « déferlement de techno-images » ayant caractérisé la seconde moitié du XXe siècle. Quoique tragiquement décédé en 1991, Flusser a décrit avec une acuité encore indépassée la façon dont nos appareils de perception (les media comme « prolongements de l'humain », selon Marshall McLuhan) et de computation (les ordinateurs comme intelligence machinique) reconditionnent de l'intérieur nos subjectivités, nos imaginations, nos aspirations, nos projets, nos préférences, nos choix, sous l'effet de « boîtes noires » dont le fonctionnement nous échappe très largement à l'échelle individuelle⁶. Notre idéologie demeurée indécrottablement « libérale » continue à faire comme si nos choix individuels (préférences consuméristes dans le domaine économique, votes électoraux dans le domaine politique) pouvaient servir de fondement légitimateur aux orientations d'ensemble ainsi qu'aux options particulières qui dirigent le développement collectif de nos formes de vie. Malgré notre aveuglement obstiné, il devient toutefois de plus en plus indéniable que ces choix individuels sont le plus souvent « pro-grammés » de l'intérieur, non plus seulement par des codes culturels assez vagues pour laisser à chacun des marges de variation ouvrant de véritables espaces de liberté, mais par des algorithmes informatiques dont l'étonnante puissance de computation leur permet de savoir avant et mieux que nous quels sont nos désirs, quels seront nos choix et comment se dérouleront nos actions. Alors que les effets prescriptifs des sciences sociales de première et de deuxième génération, loin d'être nuls, passaient par l'étape de réflexions et de débats entre des subjectivités humaines, la réalité qu'étudient les sciences sociales de troisième génération se trouvent être directement et instantanément reconditionnée de l'intérieur par des calculs d'observation mécaniquement traduits en opérations de prescription. Par la vertu propre des algorithmes opérant au sein de nos réseaux informatiques globalisés, les statistiques collectées par Amazon sur nos désirs d'achats collectifs « informe » automatiquement nos options, nos décisions et donc nos actes d'achats.

Le monde de programmes, d'appareils et de boîtes noires décrit par Vilém Flusser est « post-historique » et « post-politique » en ce sens qu'il n'a plus pour agents des « sujets » dont la volonté individuelle constituerait une donnée a priori autonome. Là où les livres de la Liberté s'adressaient à des *penseurs*, en ce qu'ils présupposaient des lecteurs capables de réfléchir aux enchaînements de causalité explicités par le travail d'écriture et de repenser leurs comportements en fonction de cette intelligence subjectivée, les algorithmes du capitalisme numérisé s'adressent à des *fonctionnaires*, dont les opérations peuvent être gouvernées par l'ajustement automatisé de stimuli-réponses. Là où les livres cultivaient l'émergence de *significations*, la gouvernementalité algorithmique assure la circulation d'*informations* – l'incapacité des discours actuellement dominants à distinguer clairement entre les deux étant sans doute le symptôme le plus préoccupant de notre aveuglement actuel.

5 Dominique Boullier, « Trois générations de sciences sociales », sur le site shs3g.hypotheses.org, ainsi que *Sociologie du numérique*, Paris, Armand Colin, 2016.

6 Voir Vilém Flusser, *La civilisation des médias*, Belval, Circé, 2006, ainsi que *Ins Universum der technischen Bilder*, Berlin, European Photography, 1990.

Libéralisme contre libéralisme

On aura compris le sens de mon propos : la « liberté » conçue au sein d'un monde organisé par les livres ne saurait garder le même sens une fois qu'elle se trouve projetée dans un monde organisé par des algorithmes. Ce à quoi nous assistons, sans avoir encore commencé à en prendre la mesure, c'est à l'affolement complet des boussoles d'un libéralisme qui, s'il a contribué de façon décisive (quoique déjà ambivalente) au développement de notre modernité, se trouve aujourd'hui constituer, sous sa forme néolibérale, l'obstacle majeur à la poursuite de ce développement. Le néolibéralisme régissant notre phase globalisée et numérisée du capitalisme tardif est l'enfant monstrueux d'une doctrine issue des livres de la Liberté appliquant des recettes désormais obsolètes et suicidaires à un monde dont les dynamiques d'organisation ne relèvent plus de la liberté réfléchie à travers les livres, mais de la liberté combinatoire calculée par les algorithmes.

Je ne prendrai que quatre symptômes récents du profond déboussolement de l'idéologie néolibérale, qui conduit parfois les argumentaires libéraux les plus intelligents et les plus conséquents à s'aligner sur des critiques radicales du néolibéralisme. Ces quatre points symptomatiques touchent à ces ressorts fondamentaux de la doctrine libérale que sont l'individualisme, le souci de la diversité, la promotion du libre choix et la culture du pluralisme.

La décomposition de l'individu. Le monde des fonctionnaires irréfléchis décrits par Flusser, ballottés par des logiques relevant d'une « liberté » purement combinatoire, émane d'agréations dépersonnalisantes que ces mêmes logiques exacerbent en retour – produisant les formes calamiteuses de désindividuation, de dépression, de burn-out et de pathologies neuro-sociales pertinemment dénoncées par des auteurs comme Bernard Stiegler ou Franco Berardi⁷. Thomas Berns et Antoinette Rouvroy ont bien montré comment la dynamique des « profils » agencés par la gouvernementalité algorithmique tendait à décomposer nos personnes en « individus » que rien ne pousse plus à se constituer en ces « individus » que postule la doctrine libérale⁸. Les logiques entretenues par les algorithmes me découpent en modèles de comportements (le consommateur, l'émetteur de sms, l'employé de bureau, l'actionnaire de fonds de pension, le conducteur de voiture, le malade asthmatique, le recycleur de déchets). Ces comportements sont calculés et gouvernés selon des programmes dont l'étroite obsession comptable nous tiraille dans des directions qui sont souvent directement contradictoires entre elles : en tant qu'agent économique fasciné par le fétichisme de la croissance du PIB, je suis poussé à acheter ces voitures ou à prendre ces avions qu'en tant que Terrien, je devrais rejeter avec horreur. Si des contradictions ont toujours existé au sein des subjectivités et des comportements humains, la gouvernementalité algorithmique les exacerbe pour les pousser à un niveau de schizophrénie devenu proprement insoutenable, à la fois pour la psychologie individuelle et pour notre écologie commune.

La standardisation des interactions. En un danger symétriquement inverse du précédent, même s'il lui est en réalité intimement lié, l'interconnexion des différentes bases de données rendue possible par ces énormes plateformes globalisées que sont devenus les GAFAs (Google, Amazon, Facebook, Apple) tend à structurer nos subjectivités et nos comportements selon des standards de plus en plus homogènes. En même temps que l'algorithmisation segmente nos personnalités en compartiments de plus en plus dangereusement isolés entre eux, l'interopérabilité des systèmes de traitement des données assurée par internet nous soumet à des protocoles d'interaction qui ont la double propriété d'être le plus souvent des boîtes noires échappant à notre contrôle individuel et des facteurs d'alignement nous situant tous les uns par rapport aux autres, selon des critères de pertinence limités et relativement arbitraires, mais porteuses de forts effets d'homogénéisation. Il est révélateur que dans son analyse critique de ces énormes mécanismes de boîtes noires, Franck Pasquale soit conduit à citer Friedrich Hayek – père fondateur du néolibéralisme, dont les ouvrages mériteraient de figurer au tout premier plan d'une exposition sur *Les livres de la Liberté* – pour

7 Voir Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion, 2013 et Franco Berardi, *Héros*, Montréal, Lux, 2016.

8 Antoinette Rouvroy et Thomas Berns, « Le nouveau pouvoir statistique », *Multitudes* n° 40, 2010, p. 88-103.

dénoncer les conséquences « totalitaires » du néolibéralisme algorithmique. Alors que le philosophe autrichien défendait la « catallaxie » décentralisée du marché libre pour prévenir les aveuglements propres à la centralisation étatique, Pasquale souligne à juste titre que des plateformes comme Google exploitent la diversité de nos désirs et de nos curiosités à travers une forme de gouvernamentalité commerciale qui les centralise au point de menacer leur diversité⁹. S'il est vrai que, selon la formule célèbre de Lawrence Lessig, *code is law*, alors, sous l'apparente infinie diversité des contenus circulant sur internet, jamais l'humanité n'aura été soumise à des lois aussi homogènes, aussi ubiquitaires, et finalement aussi contraignantes, puisqu'on peut toujours enfreindre la loi juridique en veillant à ce qu'aucun policier ne nous prenne sur le fait, tandis que le non-respect du code entraîne paralyse mécaniquement l'intervention dans le monde des réseaux.

L'embarras du choix. Depuis les crises de surproduction de l'industrie naissante au XIXe siècle jusqu'à la sur-sollicitation de notre attention en ce début de troisième millénaire, la modernité semble s'être ingéniée à multiplier jusqu'à l'excès les choix offerts aux consommateurs, lecteurs, auditeurs, spectateurs. Outre un gaspillage de ressources dont les effets commencent à se faire douloureusement sentir jusque chez les plus privilégiés, cette multiplication exponentielle de l'offre – symbolisée pour nous par l'accès numérique instantané à des milliards d'ouvrages et de documents audio-visuels – s'accompagne d'un poids psychologique devenu déjà largement pathologique. Ce que manifeste plus ou moins morbidement la FOMO (pour *Fear of Missing Out* : angoisse de rater quelque chose d'important sur le web), c'est l'augmentation infinie du « coût d'opportunité » attaché à la moindre jouissance. Si je n'ai qu'une douzaine de livres présents dans ma bibliothèque entre lesquels choisir auquel je vais consacrer ma soirée, je peux encore mesurer relativement sereinement ce que je dois sacrifier (les ouvrages non-lus) en portant mon dévolu sur l'un d'eux que je lirai. Dès lors que les candidats sur lesquels peut se porter mon attention se mesurent par milliards, je puis être virtuellement certain que mon choix ne sera pas optimal : il y aura certainement des milliers de textes, de chansons, de films, de jeux qui auraient pu m'apporter davantage de connaissances, d'émotion ou de plaisir que celui que j'ai choisi. La force à la fois merveilleuse et inquiétante des plateformes et des moteurs de recherche tient justement à leur puissance de filtrage : ils trient, sélectionnent, classent et choisissent pour nous ce qui est le plus à même de nous satisfaire. Autant qu'une expression de liberté, le choix devient un fardeau écrasant susceptible de causer une paralysie psychique, poussant certains auteurs à parler de « tyrannie du choix » et d'autres à considérer comme une forme d'émancipation la capacité à « choisir de ne pas choisir »¹⁰.

Le filtrage tribalisant. Parce que la somme d'opportunités à notre disposition excède exponentiellement nos capacités effectives de choix réfléchis, nous sommes condamnés à déléguer à des algorithmes la sélection automatique de ce qui mérite de retenir notre attention. L'admirable efficacité des moteurs de recherche à satisfaire (et anticiper) nos désirs a toutefois pour effet pervers de constituer des « bulles de filtrage »¹¹ qui tendent à nous isoler les uns des autres, exacerbant ainsi nos conflits et nos incompréhensions au lieu de les aplanir, comme on pouvait originellement espérer qu'internet contribuerait à le faire. Les algorithmes apprenants développés par Amazon, Google, Bing ou Yahoo ne peuvent en effet être aussi performants qu'en ciblant très précisément ce qu'ils modélisent computationnellement comme étant les goûts, les opinions et les intérêts constitutifs de ce qu'on peut globalement appeler nos « attentes » : si j'ai déjà acheté 20 albums de free jazz, ils vont me signaler les nouvelles parutions de free jazz plutôt que folklore irlandais ; si je consulte en priorité des revues d'extrême-gauche, ils me dirigeront en priorité vers des sites de même obédience politique. Ce qui fait leur force du point de vue de la satisfaction de mes attentes fait toutefois leur dangereuse faiblesse du point de vue d'un souci de pluralisme, en « tribalisant » nos populations selon les bulles filtrantes qui constituent chaque sous-groupe social en isolat de

9 Franck Pasquale, *Black Box Society*, Paris, FYP éditions, 2015, p. 312-314.

10 Barry Schwartz, *The Paradox of Choice: Why More Is Less*, New York, Harper, 2005 ; Renata Salecl, *The Tyranny of Choice*, New York, Profile Books, 2011 ; Cass Sunstein, *Choosing Not to Choose*, Oxford University Press, 2015.

11 Eli Pariser, *The Filter Bubble: What the Internet Is Hiding from You*, New York, Penguin, 2011.

communication de plus en plus fermé sur lui-même.

Même s'ils semblent tirer dans des directions contradictoires entre elles (homogénéisation ici, séparation là ; dislocation individuelle contre regroupements tribaux), les quatre phénomènes évoqués à l'instant ont en commun de voir des aspirations ou des acquis fondamentaux de la tradition libérale se retourner en leur contraire, comme si liberté et libéralisme se mordaient la queue au point de s'auto-consumer. En accélérant et en intensifiant certaines formes de libertés individuelles prônées dans les livres des pères fondateurs de la modernité économique et politique, la numérisation de nos subjectivités et de nos relations sociales induit des sauts d'échelles quantitatives qui entraînent des ruptures qualitatives de nos modes d'organisation sociale. En quoi les livres de la Liberté exposés à la Fondation Bodmer peuvent-ils nous aider à esquiver les dangers inhérents à ces ruptures ? C'est ce que j'aimerais envisager pour conclure, en réfléchissant ici aussi aux livres comme media imprimés davantage qu'aux contenus doctrinaux qu'ils ont pu servir à formuler et à diffuser.

Gestes artistiques contre programmes informatiques

Jusqu'à très récemment, un livre restait, au cœur même de l'époque industrielle, le résultat d'une production artisanale. Même si cela aussi est en train d'évoluer rapidement – avec des logiciels déjà capables de rédiger automatiquement certains articles de journaux – le travail consistant à produire des textes, à formuler des phrases, à les agencer en paragraphes et en chapitres, à les mettre en pages et à les éditer en vue de la circulation au sein d'un certain public, relevait d'une collaboration entre des subjectivités humaines qui, malgré tous les pré-formatages idéologiques, esthétiques ou commerciaux, impliquaient une part de réflexion singularisée et singularisante dans le produit fini. On peut parler de livres de la Liberté en ce sens qu'ils émanaient d'une certaine liberté subjective de composition, d'interprétation et de création de la part de ceux qui étaient impliqués dans leur production.

Contrairement à ce qu'ont peut-être laissé craindre les pages précédentes – qui sacrifient partiellement à la mode actuelle consistant à percevoir internet comme un espace d'exploitation, d'uniformisation et d'asservissement symétriquement opposé aux espoirs de gratuité, de diversification et d'émancipation qu'on voyait en lui jusqu'il y a une dizaine d'années – les algorithmes n'induisent nullement en eux-mêmes davantage d'aliénation que les livres imprimés. Si quelque chose menace de réduire notre liberté et notre diversité, ce ne sont pas « les algorithmes » en tant que tels, mais bien certains usages que poussent à en faire certains dispositifs socio-économiques soumis aux diktats de la profitabilité financière à court-terme. Dans la mesure où un medium ne vaut que ce qu'on l'en fait, la question centrale posée en 2015 par les livres de la Liberté est sans doute la suivante : comment la liberté livresque illustrée par ces ouvrages imprimés peut-elle nous inspirer à juguler les menaces soulevées par le néolibéralisme algorithmique ?

On gagne ici aussi à se tourner vers la pensée de Vilém Flusser pour frayer la voie à une réponse possible. Quoique sans pitié envers des environnements mass-médiatiques et des industries culturelles qu'il savait critiquer aussi radicalement que les théoriciens de l'école de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse), et quoique sans illusion sur les promesses tout sauf univoques d'une numérisation alors encore à peine balbutiante sous le nom de « télématique », Flusser a su faire sentir ce que chaque nouveau développement des techniques médiologiques comportait *à la fois* d'espoirs *et* de dangers. Son génie, dont nous commençons à peine à prendre la mesure, consiste à situer sa réflexion aux points de bifurcations où des innovations émergentes peuvent aussi bien faire sauter des verrous dommageables que boucher des horizons désirables. Lus à la lumière de ses brillantes intuitions, les quatre phénomènes évoqués dans la section précédente apparaissent moins comme des impasses d'une aspiration de liberté s'engluant dans des logiques d'agrégation auto-destructrices, que comme des signes de retournements possibles du néolibéralisme contre lui-même.

Non seulement rien ne nous condamne fatalement à subir la dislocation entropique ou l'auto-consommation écologique vers lesquelles nous pousse le capitalisme contemporain, mais nous voyons déjà parmi nous agir quotidiennement des antidotes à ces dynamiques préoccupantes. Le monde de programmations circulaires, de fonctionnaires myopes et de bureaucrates désorientés

auquel nous voue le médio-capitalisme des techno-images se voit depuis toujours hanté, dynamisé et vivifié de l'intérieur par ces improbables acrobates que sont *les artistes* – auxquels Flusser confère précisément la tâche de venir duper les machines (techniques, administratives ou idéologiques) depuis l'intérieur.

Dans cette perspective, chacun est (ou peut être) artiste, dès lors qu'il s'empare de la liberté dont il dispose pour faire jouer de façon imprévue les appareils dont il est en train de se servir. Les auteurs des livres de la Liberté exposés à la Fondation Bodmer sont tous des « artistes », au sens où ils ont contribué à altérer les logiciels idéologico-économico-politiques régissant les interactions humaines à leur époque. Un tel travail peut à l'évidence se réaliser aussi bien – quoique différemment – à travers un algorithme qu'à travers un livre imprimé. Alexander Galloway et Eugene Thacker ont appelé « exploit » le geste du hacker qui, au sein de l'univers numérique, parvient à exploiter une « une faille [*flaw*] à forte capacité de résonance, destinée à résister, à menacer, et finalement à désertir le diagramme politique dominant »¹². McKenzie Wark a analysé une nouvelle lutte de classe sur le web, opposant la « classe des hackers », regroupant toutes celles et tous ceux qui contribuent à produire les contenus et les formes faisant la richesse d'internet, à la « classe vectorialiste », regroupant ceux qui monopolisent les moyens de monnayer cette richesse et d'en profiter, grâce à leur contrôle des « vecteurs » à travers lesquels elle circule (hardware, software propriétaire, réseaux, crédit)¹³.

Scientifiques, philosophes, écrivains, activistes et hacktivistes sont tous des artistes, en ce qu'ils improvisent des « gestes » qui parviennent à excéder et transformer les programmes dont pourtant ils s'inspirent¹⁴. On peut d'ores et déjà parier que la Fondation Bodmer n'aura guère de peine, en 2315, à organiser une exposition sur *Les Hacks de la Liberté* pour présenter quelques-uns des exploits algorithmiques qui auront marqué le développement du libéralisme numérique au cours des trois siècles à venir. Comme tout le monde parlera anglais, le titre de cette exposition pourra jouer habilement sur le double sens du mot *Freedom*, puisque *free* peut désigner aussi bien ce qui est « libre », au sens de non-contraint, que ce qui est « gratuit », au sens de non-payant et de non-propriétaire (*free software, free access*). Si les gestes répertoriés par une telle exposition ne manqueront certainement pas, la nature même des cultures numériques rend assez problématique et encore difficile à imaginer le type d'objets matériels que la Fondation placera derrière ses vitrines. Soit celles-ci auront été remplacées par des écrans, diluant le site de Cognoy dans une base de données consultable en n'importe quel point du réseau. Soit les commissaires auront collectionné des blocs de rematérialisations singulières des algorithmes informatiques en objets physico-chimiques, similaires à la façon dont, dans les cultures de l'imprimé, certains « livres » (matériels) en arrivent à incarner la diffusion socio-historique de certains « textes » (informatisables).

Liberté livresque contre néolibéralisme algorithmique

Cette distinction banale et très ancienne entre le *texte* rédigé par un auteur et le *livre* qui lui sert de vecteur matériel ici et maintenant mérite de retenir notre attention en guise de conclusion. Quelles que soient la forme et la nature des objets que la Fondation Bodmer présentera dans ses vitrines en 2315, l'exposition de notre début du troisième millénaire met encore le medium-livre au cœur de son dispositif. En associant ce medium à l'idée de liberté, elle nous invite à repérer au moins deux caractéristiques de ce medium qui en font un opérateur d'émancipation, non tant du côté de ces rares artistes plus ou moins célèbres qui ont rédigé et composé ces précieux livres, que du côté des innombrables quidams qui les ont lus.

Premier point : contrairement au texte d'un algorithme, qui est fait pour être *lu-exécuté* par un automate (lecture et exécution devant idéalement s'enchaîner de façon instantanée et parfaitement

12 Alexander Galloway & Eugene Thacker, *The Exploit. A Theory of Networks*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007, p. 21. Voir Alicia Amilec, « De l'exploitation à l'exploit », *Multitudes* 54, hiver 2014, p. 214-220.

13 McKenzie Wark, *Un Manifeste Hacker*, Paris, Critical Secret, 2006 et « Nouvelles stratégies de la classe vectorialiste », *Multitudes* 54, hiver 2014, p. 191-198.

14 Sur cette définition du geste, voir Yves Citton, *Gestes d'humanités. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, 2012, ainsi que Vilém Flusser, *Gestes* [1990], Paris, Al Dante, 2013.

prédictible, selon une logique opératoire relevant de la simple information), le texte d'un livre est fait pour être *lu-interprété* par une subjectivité humaine, qui reconfigure toujours singulièrement le texte d'après ses sensibilités, ses besoins, ses souvenirs et ses aspirations du moment, selon une logique indissociablement pragmatique et herméneutique chargée d'élaborer de l'information en signification¹⁵. Qu'il soit lu sur écran ou sur les pages d'un imprimé, un texte linguistique ne « fonctionne » qu'en incorporant dans la signification que lui trouve son lecteur une part inaliénable de ce qui fait la singularité de ce lecteur. Alors que les consignes d'un algorithme s'efforcent de nous réduire à de purs fonctionnaires entièrement pro-programmés par les automatismes qu'elles activent, les phrases d'un texte linguistique ont besoin de donner un certain champ d'exercice à notre liberté d'interprétation pour nous faire fonctionner comme elles l'entendent. Même si ce champ peut varier énormément dans l'espace réel qu'il ouvre à nos tâtonnements et à nos ébats, il transforme de fait tout lecteur en artiste, en ce sens que le décodeur du message programmé à l'avance doit devenir un surcodeur excédant le programme donné, en supplémentant l'information fournie par un cadrage d'orientation lui conférant le statut de signification.

Second point : ce medium particulier de composition et de diffusion des textes qu'est le livre imprimé ouvre un espace physique très particulier, qui permet à cette liberté d'interprétation de se déployer dans un confort aux vertus inestimables – dont nous ne commençons à mieux prendre la mesure qu'avec le déferlement des techno-images véhiculées par les mass-médias et multipliées par internet. De par leur fixité, qui est garantie d'immobilité et de permanence, les pages d'un livre imprimé offrent à notre attention une expérience de stabilité particulièrement propre à optimiser le travail d'interprétation. Contrairement à nos écrans, dont les images de plus en plus mobiles se renouvellent, s'interpénètrent et se transforment à un tempo toujours plus affolant, l'environnement attentionnel proposé par le medium-livre institue un milieu privilégié – une « oasis de décélération » (Hartmut Rosa), une « vacuole de silence » (Gilles Deleuze) – au sein duquel un geste de réflexion peut s'accomplir sur les informations et les signaux divers qui nous traversent.

De par la taille de ce que nous avons appris à considérer comme de vrais livres (allant de quelques dizaines à quelques centaines de pages), ce medium peut donner lieu à une expérience unique d'*immersion dans une réflexion ouverte sur une altérité pensante*. Contrairement à la simple méditation, qui peut s'opérer en fermant les yeux, la lecture-interprétation d'un livre se fait les yeux ouverts : c'est bien autre chose que sa propre conscience qu'on explore à travers lui. On s'y rend attentif à une certaine altérité du monde, que celui-ci ait été préalablement condensé par la conscience singulière d'un auteur unique ou par la collaboration de visions explicitement présentées dans leur diversité. Dans tous les cas, l'espace du medium-livre permet à cette attention portée à l'altérité du monde de se déployer dans une réflexion au long cours, contrairement aux flash de conscience qui nous viennent des mass-médias audio-visuels, et à l'abri des fréquentes notifications, sollicitations, invitations et tentations de distraction qui tout à la foi enrichissent et fragilisent notre attention sur écrans.

C'est donc bien le livre comme medium qui institue l'espace d'une certaine liberté pour ses lectrices et ses lecteurs. Ce que nous commençons à entrevoir, c'est que cette liberté livresque peut – et doit – constituer un espace de résistance nécessaire et indispensable contre les effets néfastes de certaines formes de liberté que les media numérisés alignent aujourd'hui sur une certaine logique (néo)libérale. Qu'est-ce en effet que le néolibéralisme, sinon une course en avant irréfléchie de plus en plus absurdement nourrie par des anticipations de profits insoutenables ? Qu'est-ce que la spéculation qui alimente la finance, qu'est-ce que la publicité qui stimule la production, sinon des coups d'anticipation dont nous espérons tirer des profits hâtifs, sans nous préoccuper des coûts environnementaux que nous permettrait de mieux comprendre et de mieux réduire davantage de temps accordé à la réflexion ? La liberté livresque – cet espace privilégié d'interprétation attentive à l'altérité du monde, libre de se déployer dans le temps long de la réflexion critique – constitue peut-

15 Sur ces questions, voir Michel Jeanneret et Frédéric Kaplan, *Le Lecteur à l'oeuvre*, Coligny, Fondation Bodmer, 2012 et Yves Citton, *L'Avenir des humanités. Economie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 2010.

être notre recours le plus efficace, mais aussi le plus fragile et le plus menacé, contre la précipitation généralisée actuellement induite par le néolibéralisme algorithmique. Autant dire que nous avons plus besoin que jamais des livres de la Liberté.